

Le mauvais critique Sur les émissions culturelles dans les télévisions généralistes

Mathieu Arsenault

Number 219, March–April 2008

Les médias pensent-ils?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16970ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M. (2008). Le mauvais critique : sur les émissions culturelles dans les télévisions généralistes. *Spirale*, (219), 16–17.

Le mauvais critique

Sur les émissions culturelles dans les télévisions généralistes

L'anti-intellectualisme, c'est une inavouable évidence, a le vent dans les voiles au Québec. Mais comme le racisme, l'anti-intellectualisme ne devient pas le trait identitaire d'une société sans qu'on l'implante délibérément. Or, si les historiens ont bien su cerner comment il a pu apparaître et être entretenu ici durant ce qu'on a appelé la Grande Noirceur, encouragé par le pouvoir clérical et soutenu par le populisme de l'Union nationale, on s'explique mal maintenant comment il a pu réapparaître depuis vingt ans après cette brève période de la Révolution tranquille où les intellectuels ont occupé la place qui leur revenait. D'où proviennent donc ces attaques ? Qui sont ceux qui construisent et diffusent ce mépris pour la pensée ? On ne peut évidemment répondre de face à une telle question, car la haine et son discours n'apparaissent jamais au plein jour, mais toujours d'une manière détournée, dans des propos qui bifurquent aussitôt après leur énonciation mais n'en diffusent pas moins perniciosement leurs affects dénigrants. On ne peut ainsi jamais savoir exactement comment s'exerce le ressentiment, mais on peut cependant en déceler les traces et essayer de saisir les subtils déplacements qui s'opèrent dans le discours et qui indiquent le point vers lequel origine le mépris. Je voudrais faire ici une chose fort simple : retracer comment s'articule le mépris ordinaire pour la critique dans le discours sur les émissions littéraires/culturelles. Car dans le cycle qui voit se succéder l'émergence de ces magazines, leur édulcoration et leur disparition des ondes des télévisions généralistes, il semble qu'on fasse inévitablement porter l'odieux au « mauvais critique », simulacre d'intellectuel inévitablement capricieux et élitiste, personnage aussi détestable et monolithique que l'ont déjà été le juif radin, le nègre paresseux ou l'arabe fanatique pour d'autres discours du mépris ordinaire.

Le spectacle de la critique

Une histoire du « mauvais critique » ne saurait négliger ce traumatisme télévisuel qui en a cristallisé l'image et qui se nommait *La Bande des six*. L'imaginaire collectif en a gardé le souvenir de chroniqueurs aussi impitoyables qu'inconstants s'accordant la liberté de s'acharner sur une œuvre ou un artiste pour des raisons personnelles. Or, une revue du dossier de presse de l'émission révèle que les règlements de compte ont somme toute été rares. Une seule confrontation a en fait donné sa réputation à l'émission : lors de la première, en 1989, Georges-Hébert Germain aurait, selon Louise Cousineau, « jeté à la tête de Michel Tremblay les pires des critiques : le joul, ça suffit », ajoutant que « le reste du livre, en français, est mal écrit en plus ». On aura

gardé de cette scène non pas la critique elle-même quoi qu'elle vaille, à savoir que *Le premier quartier de la lune* n'était pas aussi fort que les précédents romans de Tremblay, mais plutôt qu'un critique avait osé s'en prendre à Michel Tremblay, ce monument culturel. Or il apparaît évident que cette confrontation a été mise en scène pour produire exactement cet effet, marquant le coup pour donner le ton à une émission où la critique était sacrifiée en « spectacle de la critique », peu importe sa justesse. Malgré la violence de cette réification de la pensée, et la forte résistance des intellectuels (on se souviendra de « Si je reviens à *La Bande des six* » de Jean Larose, paru dans *Liberté* en 1992), cette idée allait faire son chemin pour devenir, à l'instar du racisme ordinaire, une idée acceptée. Un commentaire de Laurent Saulnier datant de 1992 démontre comment l'idée d'un spectacle de la critique a fait son chemin dans l'imaginaire collectif : « *La Bande des six, c'est d'abord et avant tout un show, il ne faut pas l'oublier. Il faut y être méchant, sinon le show est plat et quand on suscite la controverse, peu importe les motifs, c'est bon.* » Un an plus tard, Louise Cousineau renchérisait : « *Les intellectuels profonds ont décrié l'émission pour son manque de rigueur et ses "Moi j'aime, Moi je déteste". Oubliant que la télévision doit avant tout donner un show. Ce qui élimine au départ les longues analyses genre cours d'université.* »

L'idiot, l'amant, la vierge

À se stade-ci de notre histoire, le personnage du critique capricieux à la formule assassine était encore distinct de ce que Cousineau appelait les « *intellectuels profonds* ». Cependant, lors du remplacement de *La Bande des six* par une autre émission culturelle, *La Ruée vers l'art*, on peut mesurer comment la distinction entre les images du mauvais critique et de l'intellectuel s'évanouit peu à peu. Bien qu'insignifiante pour l'histoire de la télévision, cette émission allait néanmoins représenter un événement imperceptible dans l'élaboration de ce discours sur la critique et la culture qui mènerait à terme à l'exclusion définitive des intellectuels de l'espace télévisuel.

Au premier plan du boniment de conférence de presse qui allait servir à présenter l'émission se trouvait la nécessité de « *démocratiser la culture* ». Marie Plourde, l'animatrice, se présentait volontairement à cette occasion comme la dernière des spectatrices, cet idiot culturel dont rêvent les gestionnaires assoiffés de cotes d'écoute en ce qu'il en représente l'accroissement inespéré, le public cible + 1. Elle déclarait : « *Les diffuseurs prennent pour acquis que le spectateur comprend tout. Souvent, je ne me sentais pas concernée par les émissions. Les questions que je vais poser à l'écran, bien des gens se les posent. La culture n'est pas réservée à une classe privilégiée.* » L'intellectuel, par son seul savoir, représente donc en premier lieu l'ennemi des cotes d'écoute, et donc, l'ennemi de la démocratisation de la culture. Cet argument allait trouver son aboutissement le plus navrant dans la formule de la dernière émission en ondes à la télévision généraliste exclusivement consacré au « *livre* » (au sens le plus général d'« assemblage d'un assez grand nombre de feuilles imprimées »), *M'as-tu lu*, dont le mandat, rapportait le *Voir* en septembre 2004, a été dès le départ de parler de « *tout ce qui se publie* » dans un style « *jazzé* », c'est-à-dire loin du style « *palabres petits-bourgeois au café littéraire* », ce qui *mutatis mutandis*, produisait exactement ce résultat : une exacerbation de toutes les idées étroites sur la littérature qu'on peut capter à la table d'à côté dans n'importe quel *Starbuck's* ou *Second Cup* de la province. Les animateurs se posaient ici aussi jusqu'au

ridicule le plus pathétique en parfaits idiots culturels à chaque émission, exhibant une posture ingénue de passionnés du « livre » en général. Sylvie Lussier confiait ainsi : « *Même si c'est de la littérature, on veut d'abord et avant tout que ce soit accessible. On lit énormément et on compte parler de nos coups de coeur, autant pour les romans de fiction que pour les livres pour enfants, de jardinage ou de cuisine. [...] On n'est pas experts, donc on ne fera pas des analyses ou des critiques poussées des livres qu'on lit* ». La passion que ce genre d'animateur incarne se décline souvent, étrangement, sous les traits de la maladie mentale, comme si le manque d'esprit critique ne pouvait être comblé que par une intensification anormale des affects : « *Ils veulent présenter le livre comme on le fait entre lecteurs passionnés. [...] Pierre et Sylvie parlent de littérature comme des maniaques et non comme des critiques* ». Le Soleil décrira de la même manière Sophie Durocher des *Choix de Sophie* comme une « *boulimique de culture* » et La Presse, Stanley Péan, de l'émission de radio *Bouquinville*, comme un « *boulimique de lecture* ».

Un autre argument évoqué à l'occasion du lancement de l'émission *La Ruée vers l'art* ne cessera de se retrouver dans la présentation des formats d'émission à venir. Il concerne la nécessité d'offrir une « *fenêtre* » aux « *créateurs d'ici* », c'est-à-dire qu'il est cent fois préférable de donner la parole aux artistes que d'orienter le spectateur dans les œuvres et le foisonnement de la production. Un tel argument est évidemment fallacieux dans la mesure où, en mettant de l'avant le fait que l'émission délaïsse la représentation de l'appareil critique, on laisse croire à un contact immédiat de l'artiste et du téléspectateur. Mais on escamote aussi l'appareil de filtrage nécessaire pour sélectionner les artistes à qui on donnera la parole, on escamote l'arbitraire du travail des recherchistes, l'avantage donné aux artistes télégéniques sur les autres ainsi que les jeux de coulisse et le lobbying des maisons de production pour qui la visibilité représente un intérêt commercial. Pour éviter l'émergence de cette critique, on mettra de l'avant l'idée que de laisser la passion des créateurs s'exprimer représente la meilleure manière de donner un accès à la culture. *La Ruée vers l'art* s'était donné comme mandat de montrer « *les artistes à l'oeuvre, au théâtre, dans le cinéma, les arts visuels et même l'architecture et l'urbanisme* », mais ce sera véritablement avec l'apparition d'animateurs du « milieu » de la culture (Yves Desgagnés à MC, Serge Postigo à *Ça manque à ma culture*) que la « *passion* » des créateurs sera réellement mise de l'avant.

Aux personnages de l'« idiot culturel » et de l'« amant de la culture transparent », on pourrait en ajouter un dernier, la « vierge culturelle ». On proposera ainsi des jeunes de la « *génération montante* » en remplacement des vieux critiques qui tendent à inviter « *leur petit réseau d'amis [...] plus souvent qu'à leur tour* », selon ce que rapportait Paule des Rivières au moment de l'annulation de *La Bande des six*. La relève représente alors cette figure de virginité à l'égard du monde de la production, figure même de l'immédiateté et de l'effacement de l'appareil médiatique au profit du contact entre l'artiste et son public. Cet argument sera la pierre angulaire de l'émission *Jamais sans mon livre*. La jeunesse de l'animatrice, Marie-Louise Arsenault, deviendra la caution pour les arguments anti-intellectuels. L'élitisme : « *Élitiste, l'animatrice de 31 ans? Au contraire. "Je suis un produit de l'école publique. Et l'élitisme à l'école publique, ça n'existe pas. On apprend à juger autrement que par la profession des parents et l'argent. Depuis longtemps, je veux transmettre ce que je sais et m'adresser au plus de gens possible. Je veux démocratiser la culture"* » ; le mépris de la critique : « *"Ce n'est pas dans nos traditions de dire ce qu'on n'aime pas, et le milieu est très petit, analyse-t-elle. Quand j'étais chroniqueuse, je m'en suis rendu compte, les gens le prenaient mal. On hésite aussi à critiquer les plus puissants, car on ne veut pas se créer d'ennuis, se couper des contacts. C'est dommage". [...] Cette semaine, elle reçoit Chantal Lamarre, Stefie Shock, Daniel Turcotte et Patrick Beauvuin pour une émission spéciale intitulée Plus que 24 heures pour acheter des cadeaux!* »

Les coulisses du mépris

En matière de culture, la saison 2007-2008 des chaînes de télévision généralistes n'aura pas été différente des années précédentes. À Télé-Québec, une émission insipide de divertissement animée par un acteur et intitulée

Ça manque à ma culture en a remplacé une autre, *Libre échange*, animée par d'anciens animateurs de *La Bande des six*; et Radio-Canada, après trois ans d'absence, a finalement remis à la case horaire du dimanche après-midi une émission de chroniques culturelles sans grande identité. La particularité de la saison 2007-2008 aura peut-être été que pour la première fois sans doute, après des années de bataille dans les journaux, aucune lettre, aucune polémique, aucun débat n'a émergé sur l'absence de contenu critique dans les émissions culturelles. On pourrait expliquer ce silence par la mobilisation des intellectuels pour des débats plus urgents, comme la montée de la droite ou les accommodements raisonnables, mais il semble tout de même qu'un peu de terrain a définitivement été perdu. Et alors que d'un côté le combat fait rage contre le racisme primaire et les raisonnements fallacieux du néolibéralisme, de l'autre on comprend mal comment les intellectuels sont devenus une cible persistante et comment aussi, imperceptiblement, le sol s'est peu à peu dérobé sous nos pas. Le personnage du mauvais critique permet peut-être de comprendre ce qui s'est passé dans les coulisses de la culture de masse où s'élabore une partie de l'idéologie dominante, comment, en faisant se succéder cycliquement les personnages de l'idiot, de l'amant et de la vierge dans les propositions d'émissions culturelles (comme si chacun était la solution rentable aux défauts du précédent), on a en fait réussi à tenir à distance dans l'opinion publique la figure du critique, du mauvais critique.

Cependant, le mauvais critique n'a jamais existé autrement qu'en tant que préjugé sans réalité médiatique, qu'en tant que caution négative à l'anti-intellectualisme rampant des médias, qu'en tant que figure vouée à faire écran pour légitimer l'appareil de sélection ou le statut d'émissions promotionnelles ou de divertissement destinées à contourner de manière subtile le mandat de diffusion des arts de la licence d'exploitation des télévisions généralistes. Paradoxalement, ce n'est peut-être pas tant pour son savoir présumé, son talent pour opiner, pour son statut de sophiste, que le mauvais critique en est venu à cristalliser l'anti-intellectualisme dans la culture, mais parce qu'il rend visible à lui seul l'appareil de pouvoir à l'œuvre dans la production de la culture. L'imaginaire populaire en fait une figure du snobisme et du caprice, un personnage dangereux parce que l'arbitraire et la force de sa parole peuvent détruire une œuvre sincère en en démontant les rouages et en démontrant sa profonde inanité. Mais cet imaginaire populaire admet par là sa propre impuissance à parler des œuvres appréciables et reconnaît ainsi son propre enfermement à l'intérieur du plaisir esthétique. Ne pas pouvoir parler d'une œuvre, c'est avouer à contrecœur que ce plaisir mourra avec celui qui l'éprouve et, par là, que la culture périra avec lui. Ce problème d'incommunication se répercute partout dans l'espace public et met non seulement la culture en péril, mais aussi l'avenir de tout un peuple. ●